Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 22 (1928)

Artikel: Portraits d'ecclésiastiques peints par Wyrsch

Autor: Blondeau, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-124060

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Portraits d'ecclésiastiques peints par Wyrsch

Par GEORGES BLONDEAU

(Suite et fin.)

Une réplique du *Portrait de l'abbé Pfyffer de Saint-Urban* fait partie de la collection de tableaux de Wyrsch dépendant de la succession de M. Meyer Am Ryn, qui appartient à M. Georges Meyer, archiviste, à Lucerne. Elle est signée et datée de 1778.

M. Alphonse Meyer de Schauensée, ingénieur, à Soleure, possède un *Portrait de Benoît Pfyffer d'Altishofen*, daté de la même année, qui paraît être le second original peint par Wyrsch, car il offre quelques variantes par rapport à celui du musée de Lucerne [1].

La tante de M. Alphonse Meyer, Mme veuve Mohr, née Meyer de Schauensée, a en sa possession, à Lucerne, une réplique du même *Portrait de Dom Pfyffer*, lequel était le frère de l'arrière-grand'mère de cette dame [2].

Une bonne copie du *Portrait du prince-abbé Benoît de Saint-Urban* [3] se trouve chez M. Alphonse Pfyffer d'Altishofen, à Lucerne. Mme la baronne Louis de Pfyffer-Heidegg possède aussi un Portrait de l'abbé Pfyffer d'Altishofen, qui orne l'un des salons de son château de Heidegg, près de Gelfingen [4]. On nous a signalé, au château de Schauensée, un

[1] Haut. 0,75, larg. 0,60. Toile. Inédit.

Le prince-abbé est vu de $^3/_4$ à droite, la figure de face, légèrement à gauche, sur un fond brun-noir. Ses cheveux paraissent moins gris que dans le premier tableau original, ses yeux plus vifs. La carnation est toujours fortement accentuée. Le devant de la robe blanche est dissimulé en partie par un large et long scapulaire de drap noir.

Les armoiries, sur blason ovale, sont également surmontées de la crosse et la mitre, et écartelées. *Les poissons accolés* du 1° et 4° *sont accompagnés de trois fleurs de lys.* Les 2° et 3° sont *chevronnés d'or et de sable.* Sous le blason on lit : *Aetatis 47. A*(nn)*o 1778*, sans signature.

[2] Mêmes dimensions. Toile. Inédit.

Ce tableau est la réplique exacte du précédent. Il porte la même inscription et le même blason.

[3] Mêmes dimensions. Toile. Inédit.

[4] Réplique exacte des deux précédents, portant également la date de 1778. Toile. Inédit.

autre Portrait de Dom Pfyffer, abbé de Saint-Urban, lequel fait peut-être double emploi avec l'un des précédents.

Enfin, lors de la dispersion des tableaux qui se trouvaient au château de Kœnigshof, près de Soleure, une *Réplique du Dom Pfyffer* devint la propriété de M. Zecker, antiquaire, à Bâle. Nous ignorons le possesseur actuel de cette toile, ainsi que des autres répliques des deux originaux, peints par Wyrsch, du même prélat.

Durant la même année 1778, Wyrsch peignit le *Portrait du doyen Hess* [1], curé de Zug, qui se trouve dans la nouvelle église Saint-Michel de cette ville. Ce tableau dénote, chez l'artiste, le développement de son talent dans la présentation d'un sujet prêtant peu à l'originalité. M. Aschwanden, instituteur à Zug, possède une réplique réduite du *Portrait du curé Hess* [2].

Dans le salon de réception de l'abbaye d'Engelberg, au milieu des tableaux qui forment la galerie des portraits des abbés qui ont gouverné cet antique monastère à travers les siècles, on remarque une toile qui dépasse toutes les autres par sa valeur artistique. C'est le vivant *Portrait de Dom Léodegar Salzmann*, qui fut abbé dans la deuxième moitié du XVIII^me^ siècle [3]. Cette toile, l'une des bonnes productions de Melchior Wyrsch, fut peinte à Engelberg, en 1778.

[1] Haut. 0,80, larg. 0,60. Toile dans un beau cadre en bois doré et sculpté de l'époque. Inédit.

Le doyen est vu à mi-corps de $^3/_4$, dans son costume ecclésiastique. Dans sa main droite, il tient un crucifix. Au revers de la toile, on lit : *Wyrsch pinx*(it) *1778*.

Clément-Damian Hess, né à Zug, le 16 mai 1726, devint curé de Zug et mourut en cette ville le 21 avril 1791. — GUILLAUME-JOSEPH MEYER, *Biographies et nécrologies de Zug*, 1915.

[2] Haut. 0,40, larg. 0,36. Toile ovale dans un cadre simple à baguette. Inédit.

Le sujet est le même que dans le portrait précédent, sauf que le curé Hess est vu ici en buste. La main et le crucifix ne sont point apparents. Le verso de la toile porte ces mots : *Wyrsch pinx*(it) *1778*.

[3] Haut. 0,80, larg. 0,64. Toile.

L'abbé Salzmann est vu à mi-corps de $^3/_4$ à droite. La figure, de face, un peu tournée vers la gauche, est rude, les traits accentués. Les cheveux rares et les sourcils très arqués commencent à grisonner. Les yeux sont vifs et intelligents ; celui de gauche louche très légèrement. Le modèle porte un camail de drap noir, avec petit faux-col en toile blanche. De la rangée des boutons, entièrement fermés, sortent quelques anneaux d'une chaîne en or supportant une riche croix, de même métal ciselé, sertissant six grosses pierres de couleur, et terminée en haut et en bas par un pendentif également en or ciselé. Le bras droit, seul visible, est replié vers la gauche sur le camail ; la main, bien dessinée, porte à l'annulaire une bague en or ornée d'un gros rubis et s'appuie sur un livre debout, dont on voit le dos.

A la partie supérieure de la toile, se trouve un blason ovale sommé de la

La famille Salzmann, dont la descendance mâle est éteinte, possède un portrait de l'abbé d'Engelberg ; mais il n'est pas certain qu'il soit de la main de Wyrsch.

Avant ou après ses vacances de 1778, Wyrsch peignit, à Besançon, une toile non moins remarquable que la précédente. Le *Portrait du chanoine de Montrichard* représente un prélat, âgé d'environ 50 ans, dans le somptueux costume des chanoines de l'abbaye de Baume-les-Messieurs (Jura). Le bras droit est étendu, la main ouverte et accueillante est artistement traitée. Le bras gauche replié s'appuie sur un livre placé, avec des papiers, sur le marbre d'une console de style Louis XV. La main gauche, finement dessinée, porte à l'auriculaire une bague d'or ornée d'une pierre précieuse. La majesté du personnage n'exclut pas l'aisance de la pose ni la souplesse de la touche ; ces qualités s'allient à la richesse et à l'heureux effet du coloris [1].

mitre, de la crosse et du bâton, insignes des hautes dignités abbatiales. L'écu est *coupé par une bande d'argent, avec, en chef, une clef renversée, en forme de croix, en pointe, une grappe de raisins.* Ce blason est orné de deux chutes de lauriers et d'un double feston, sous lequel on lit : *Leodogarius Salzmann elect*(us) *1769, obiit 1798.* Au dos de la toile se trouvent la signature de Wyrsch et la date de 1778. — J. AMBERG, *Lexikon.*

Né à Lucerne, le 22 février 1721, Leodegar Salzmann fit profession à l'abbaye bénédictine d'Engelberg, le 2 novembre 1738. D'abord prieur du couvent, puis curé administrateur à Sins (Argovie), il fut élu abbé le 5 juin 1769. L'abbé Salzmann fonda une bonne école dans cette commune. Durant son règne, il abolit la mendicité, introduisit l'industrie dans la vallée d'Engelberg et spécialement la manufacture de la soie. Il fut un père et un bienfaiteur pour ses administrés. Après sa mort, arrivée le 14 mai 1798, son siège demeura vacant pendant cinq années, en exécution d'un décret du Directoire Helvétique. — VON MULINEN, *opere citato*, tome I, p. 85.

[1] Haut. 0,98, larg. 0,76. Toile dans un beau cadre doré de l'époque Louis XV. Inédit.

Le chanoine de Montrichard est vu assis, à mi-jambes, de $^3/_4$ à droite. La figure, de face, longue et osseuse, est encadrée dans une volumineuse perruque blanche à plusieurs rangs de boudins superposés. Les yeux, dont le regard est dirigé vers la gauche, offrent cette particularité qu'un faux trait, dans celui de gauche, donne l'impression d'un léger strabisme ou de la perte de la vue.

Le prélat est revêtu d'un rochet de mousseline, dont les plis sont harmonieusement drapés sous un camail de soie violette fermé par un rang de boutons rouges, et un rabat d'étamine noire liseré de blanc. Sur la poitrine s'étale un ruban de moire noire bordé de jaune, supportant la croix à huit branches du chapitre de Baume.

Ce tableau a été rentoilé vers le milieu du XIX^me^ siècle, ce qui ne permet plus de voir la notice inscrite au revers de la toile primitive. Cependant, on en a reproduit, sur la nouvelle, les mots suivants : *Peint par Wyrsch 1778.*

Les généalogistes font remonter l'ancienneté et la noblesse de cette famille au XIV^me^ siècle et indiquent que, dès le siècle suivant, un Jean de Montrichard

Nous avons relaté dans quelles circonstances Wyrsch reçut d'importantes commandes du chanoine Charles-Joseph Quirot, prévôt de

était religieux à l'abbaye des moines de Baume. Plusieurs membres de cette maison furent inscrits à la Confrérie de Saint-Georges, en Franche-Comté, à partir de cette époque.

Au XVI^me^ siècle, Gérard de Montrichard et, au siècle suivant, son fils Roland étaient gouverneurs de Nozeroy pour les princes de Chalon. L'un des fils de ce dernier entra au monastère de Baume-les-Moines ; mais il en sortit, se maria et fit souche d'une branche éteinte depuis.

Nicolas-Jean-Baptiste de Montrichard, au profit de qui la terre de Frontenay fut érigée en marquisat, en 1747, eut, de son mariage avec Suzanne de Visemal, dix enfants. L'un de ses fils, Pierre-Joseph, se maria en 1740 avec Jeanne-Charlotte de Rougrave et en eut plusieurs fils.

Au cours des vingt années qui suivirent 1759, date de la sécularisation de l'abbaye de Baume, par une bulle du pape Clément XIII, trois membres de la famille de Montrichard furent, en même temps, chanoines de Baume-les-Messieurs, après avoir fait preuve de seize quartiers de noblesse.

1° Pierre-Louis-Bonaventure de Montrichard, qui était probablement l'un des fils de Nicolas-Jean-Baptiste cité plus haut, et qui paraît être le modèle peint par Wyrsch en 1778, d'après l'âge accusé par le portrait que nous avons décrit.

2° Jacques-Paul, deuxième fils de Pierre-Joseph de Montrichard et de Jeanne-Charlotte de Rougrave, né entre 1742 et 1747. Labbey de Billy le dit chanoine tréfoncier de Liège.

3° Henri-Gabriel de Montrichard, non cité par le même auteur, fils cadet des précédents, né au château de St-Martin, près Voiteur, le 21 septembre 1748. Docteur en théologie, chanoine élu de Baume le 28 janvier 1767, vicaire général de Mgr de Rohan, à Bordeaux, puis à Cambray, doyen du chapitre de Baume en 1780, abbé d'Andres au diocèse de Boulogne en 1788.

Le chanoine Henri-Gabriel de Montrichard émigra en Suisse au moment de la Révolution française et se fixa à Fribourg. Il y fonda, dans l'établissement de la Commanderie de l'Ordre de Malte, une œuvre charitable, en faveur des prêtres déportés et des émigrés français, qui distribua à ceux-ci 140,000 livres de secours de 1794 à 1799.

A cette date, l'invasion des armées françaises obligea le chanoine de Montrichard à se retirer en Bavière et il ne rentra en France qu'après le Concordat. En 1804, le pape Pie VII le félicita de son dévouement envers ses compatriotes et, le 22 juillet 1816, une ordonnance de Louis XVIII le nomma archevêque de Besançon. Le prélat ne prit point possession de son siège ; il mourut deux jours après sa nomination d'une attaque d'apoplexie.

Des renseignements qui précèdent, il résulte que les deux derniers chanoines de Montrichard ne peuvent être, ni l'un ni l'autre, le modèle du portrait peint en 1778, en raison de la non-concordance de leur âge à cette époque, avec celui du prélat qui se fit portraiturer par Wyrsch en 1778.

Ce beau tableau appartient au comte Charles de Montrichard, au château de la Chasseigne, près Nevers, qui possède la croix et le cordon canoniaux de son grand-oncle, exactement reproduits sur la toile de Wyrsch. — DUNOD, *Histoire du Comté de Bourgogne*. — GUICHENON, *Histoire de la Bresse*. — LABBEY DE BILLY, *Histoire de l'Université... op. cit.*, tome II, p. 122 à 131. — GASTON DE BEAUSÉJOUR, *Mémoires de la famille de l'abbé Lambert*, publiés par la Société d'histoire contemporaine, Paris, Picard, 1894, p. 146 et 147, note.

Saint-Anatoile de Salins, directeur spirituel de l'Hôtel-Dieu de cette ville [1].

L'année même (1780) où le maître de Buochs peignit son magnifique *Christ en croix* destiné par le donateur au rétable de la chapelle de cet hôpital, il fit aussi un vigoureux *Portrait en buste du chanoine Quirot*. Dans cet ovale, on voit le Mécène salinois drapé dans un ample camail d'hermine démouchetée, aux tons harmonieusement rendus, sur lequel est placé un rabat noir bordé de blanc. La figure, d'une belle carnation, aux yeux bruns exprimant la bonté et la douceur, est encadrée dans une large perruque à marteaux [2].

Très satisfait de l'exécution de cette peinture, le généreux chanoine en commanda plusieurs copies à son portraitiste. Trois d'entre elles furent offertes à l'archevêque de Besançon, Mgr Raymond de Durfort, qui en fit placer une dans la galerie des portraits des prélats, dans son palais. Ces copies ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Cependant, nous connaissons d'autres *Répliques du Portrait du chanoine Charles-Joseph Quirot*. Elles sont aussi de forme ovale et de dimensions approximativement égales à celles de l'original. Le prévôt de Saint-Anatoile y est représenté dans son même costume et avec la même pose ; pourtant, dans certaines toiles, « la touche paraît moins vigoureuse, le modelé de la figure plus délicat, les détails de la perruque et de l'hermine plus fouillés », parfois même le coloris est moins chaud et moins brillant [3].

Le portrait en buste de son bienfaiteur servit à Wyrsch pour l'exécution d'une grande toile commandée à la même époque par le riche prélat. Le *Portrait de Ch.-J. Quirot, bienfaiteur de l'hôpital de*

[1] *Melchior Wyrsch peintre d'histoire. Ses Christs en croix et au tombeau. Revue de l'histoire ecclésiastique suisse*, 1927.

[2] Haut. 0,62, larg. 0,53. Toile dans un beau cadre doré et sculpté de l'époque Louis XVI.

Au dos de cette toile, qui décore la salle des délibérations du Conseil municipal de Salins, on lit, de la main du peintre : *Charles Joseph Quyrot chanoine et prévost de l'insigne chapitre de St Anatoile de Salins, né le 19 mars 1709 à Salins, peint p*(ar) *Wyrsch 1780.*

[3] La meilleure de ces répliques (0,650 × 0,545) a été donnée par M. Alexandre de Lurion au musée de Salins et orne actuellement le cabinet de travail du maire de cette ville. Sa notice au dos est la même que celle de l'original, sauf qu'elle se termine par ces mots : *peint par Wyrsch à Besançon 1780.*

Une autre réplique (0,60 × 0,48) appartient à M. de Beaujeu, à Villers-Farlay (Jura) ; elle porte le même texte que la toile originale.

Enfin l'hôpital de Salins possède une copie, en mauvais état (0,77 × 0,63), de ce portrait, laquelle n'est ni datée ni signée.

Salins, placé autrefois dans l'une des salles de malades de cet établissement, voisine maintenant avec le grand *Christ en croix*, dans le salon du rez-de-chaussée. Le prêvôt, qui avait fait à l'hôpital une importante dotation, est représenté en pied, debout en habit de chœur, dans une attitude à la fois simple et majestueuse. Le visage et le haut du corps sont semblables à ceux du portrait en buste. Le rochet en mousseline, sans dentelles, n'est garni que d'une petite ruche plissée aux manches ; le grand manteau d'hermine, rejeté en arrière, tombe sur le dossier d'un fauteuil placé à côté d'une console Louis XVI. Le bras droit est replié, la main porte une barette noire avec un volumineux pompon. Le bras gauche est allongé, la main ouverte indique une petite scène que l'on aperçoit plus bas à droite, sous les plis d'un grand rideau rouge qui forme le fond du tableau.

« Cette scène représente une salle d'hôpital où trois malades sont couchés dans leurs lits. L'un d'eux absorbe une cuillère de potion que lui présente une religieuse. Les autres regardent le groupe principal où l'on voit un malade assis dans un fauteuil et soutenu par deux religieuses vêtues de robes bleues avec tablier et voile blancs. Le patient présente sa jambe à un chirurgien qui, un instrument à la main, se prépare à faire une incision.

« Au-dessus de cette scène, dans un replis du rideau, on aperçoit un petit cartouche où est représenté le traditionnel pélican qui se perce les flancs, allusion à l'inépuisable charité du vénérable chanoine [1]. »

Les largesses du prévôt de Saint-Anatoile s'étendirent non seulement à l'hôpital de Salins, mais encore à plusieurs couvents de cette ville.

Vers 1775, un incendie, provoqué par la foudre, avait détruit une partie du monastère des Ursulines. Ces religieuses, ayant fait reconstruire le bâtiment incendié, se trouvèrent bientôt hors d'état de payer leurs dettes et menacées d'être expulsées de leur paisible béguinage. Le chanoine Quirot leur donna les fonds nécessaires pour s'acquitter vis-à-vis de leurs créanciers. De plus, il offrit à ces religieuses un grand tableau allégorique, rappelant le souvenir de cet heureux événement, dont il avait fait la commande à Wyrsch, en 1781.

La composition, bien ordonnée, de cette peinture comporte trois scènes distinctes, reliées entre elles par une idée commune. Au centre du premier plan, le chanoine Quirot, debout dans son costume ecclé-

[1] G. Blondeau, *Ch. J. Quirot bienfaiteur de la ville de Salins et ses portraits peints par Wyrsch. Mémoires de la Société d'Emulation du Jura 1917.*

siastique de ville, le bras droit allongé, la main accueillante, appuie la main gauche contre le mur du couvent dont les assises disjointes annoncent la ruine prochaine. L'une des pierres à demi descellée porte ces mots : *Dixit sta et stetit.*

En haut et à gauche du tableau on voit, agenouillées dans les nuages, sainte Anne de Xaintonge et sainte Ursule, patronne et fondatrice de l'Ordre des Ursulines. Elles implorent la pitié du Père Eternel vu, avec sa grande barbe blanche, à mi-corps, dans la nue, tout en haut et à droite du tableau. Celui-ci, le bras droit allongé, désigne de l'index le pieux donateur et semble rassurer les deux saintes sur le sort, désormais assuré, de leur communauté salinoise. Un ange adulte et deux ravissants angelots ailés contemplent, dans les nuages, cette scène désormais historique [1].

La toile représentant *Ch.-J. Quirot, protecteur du couvent des Ursulines de Salins*, a conservé toute la fraîcheur première de son coloris ; elle peut être rangée parmi les bons ouvrages du maître de Buochs, dans le genre de la peinture d'histoire. Le généreux donateur mourut l'année suivante (21 décembre 1782), trop tôt pour notre artiste, à qui il n'aurait pas manqué de faire de nouvelles et aussi importantes commandes, s'il avait vécu encore quelques années, tout au moins jusqu'au retour de Wyrsch en Suisse.

L'archevêque de Besançon, à qui le chanoine de Saint-Anatoile avait offert des copies de son portrait, ainsi qu'on l'a vu plus haut, s'intéressa, à son tour, au directeur de l'Ecole de peinture de sa ville épiscopale et posa devant son chevalet. Le *Portrait de Mgr de Durfort* paraît avoir été détruit pendant la Révolution française. Cependant, on en conserve le souvenir par une gravure qui le reproduit au frontispice d'un volume renfermant le *Missel*, l'*Antiphonaire* et le *Rituel* du diocèse de Besançon. Cette œuvre, assez bonne, porte au bas et à gauche les mots : *Wirsch* (sic) *del*(ineavit). *Michault sculp*(sit). La lettre de la gravure indique le privilège de l'imprimeur Lépagney, de Besançon, et la date 1781. On voit, dans cette image, le prélat, assis dans un fauteuil, revêtu de son costume épiscopal et, à côté de lui, ses armoiries [2].

[1] La toile, de 2 m. de haut sur 1m20 de large, est signée sur une grosse pierre en bas et à gauche du premier plan : *Wyrsch f*(ecit) *1781*. Elle appartient actuellement à la famille de Lurion, à Salins. — G. BLONDEAU, *op. cit.*

[2] Abbé PAUL BRUNE, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France. Franche-Comté*, p. 187*a*. — JULES GAUTHIER, *Dictionnaire des graveurs franc-comtois*, verbo Michault.

Il existe, dans le salon de l'hôpital Saint-Jacques, à Besançon, une toile représentant Mgr de Durfort [1], qui est l'œuvre de Jourdain, l'un des meilleurs élèves de Wyrsch [2].

Dans les premiers mois de l'année suivante, l'archevêque de Besançon exprima le désir de conserver devant ses yeux le souvenir de l'un de ses vicaires généraux qui venait d'être élevé à la dignité épiscopale. Celui-ci posa, lui aussi, devant Wyrsch et offrit l'œuvre de l'artiste à Mgr de Durfort. Le *Portrait de Mgr de Clermont-Tonnerre* [3], évêque de Châlons, peint en demi-teintes bien soutenues, reproduit

[1] Raymond de Durfort-Léobard, né au château de La Roque, en Guyenne le 10 octobre 1725, fils de François-Gilles de Durfort, baron de Léobard, et de Jeanne de Mareully, fit ses études théologiques au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Il fut nommé abbé commandataire de l'abbaye de Vieuville, en 1750, et exerça, pendant dix ans, les fonctions d'archidiacre du chapitre de Tours et celles de vicaire général de ce diocèse. Aumônier du roi Louis XV en 1761, il fut nommé évêque d'Avranches en 1764 et archevêque de Besançon en 1774.

Au début de la Révolution française, Mgr de Durfort fut l'un des prélats de France qui se montrèrent, sinon favorables, du moins bienveillants à l'égard des idées nouvelles. Mais il refusa le serment constitutionnel et se retira à Soleure en 1791, où il mourut le 19 mars 1792. Le journal révolutionnaire *La Vedette*, rédigé par l'abbé Dormoy, ne craignit pas de faire son éloge après sa mort. — Sauzay, *La persécution religieuse pendant la Révolution dans le Département du Doubs*. — Abbé Besson, *Oraison funèbre de Mgr de Durfort, archevêque de Besançon, suivie de la relation de ses obsèques à Soleure et à Besançon*, 1792-1868, 2me édition, Besançon, Turbergue, 1868, de 71 pages in 8°.

[2] Paul Brune, *op. cit.*, p. 149*b*.

[3] Haut. 0,68, larg. 0,55. Toile ovale dans un cadre de style Louis XIV, en bois doré et sculpté. Inédit.

Le prélat est vu en buste allongé, de $^3/_4$ à droite. L'ovale délicat et gracieux de son visage, vu de face, est d'une belle carnation ; les yeux bruns, sous des sourcils châtains, sont vivants ; les cheveux châtains et légèrement poudrés se relèvent en un seul rang de boudins ; les lèvres, dont la commissure est un peu arquée, paraissent souriantes.

Il porte un camail de soie violette à lisérés et boutons rouges et petit capuchon, dont les plis, artistement drapés sur le bras droit, laissent apercevoir, sous la doublure en soie rouge du camail, un coin de la dentelle qui orne la manchette du rochet. Un large ruban, placé sous un rabat noir bordé de blanc, soutient une croix latine en or ciselé.

Au dos de la toile, le peintre a écrit: *Anne Antoine Jules de Clermont Tonnerre nommé à l'évêché de Chalon* (sic) *sur Marne le 25 X* (décem)*bre 1781. Peint par Wyrsch 1782.*

Un portrait de ce prélat, en cardinal-archevêque de Toulouse, se trouve à l'archevêché de cette ville. Il en a été tiré deux lithographies, l'une par Noël et l'autre par Hersent, dessinée par Villain. Son portrait, vu de profil en médaillon, a été gravé par Labbadye dans la *Collection des Constituants*. — Abbé Auriol, *L'épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation* (1802-1905), grand in 4°, Paris, 1907, p. 622.

avec habileté les traits fins et aristocratiques du modèle. Les yeux sont d'une vivacité qui dénote le caractère indépendant du jeune prélat, en même temps que l'activité, la bonté, la générosité et la fermeté dont il fit preuve durant son exil et au cours de sa longue carrière épiscopale et archiépiscopale [1]. Lorsque Mgr de Durfort partit en

[1] Issu de l'illustre maison de Clermont, en Dauphiné, et fils de Charles-Henry-Jules, duc de Clermont-Tonnerre, marquis de Vauvillers, et de Marie-Anne-Julie Le Tonnelier de Breteuil, Anne-Antoine-Jules de Clermont-Tonnerre naquit à Paris le 1er janvier 1749. Son oncle, Jean-Louis-Aymard de Clermont-Tonnerre, était le célèbre abbé commandataire de Luxeuil (1743-1804).

Après avoir reçu le bonnet de docteur en Sorbonne, il fut nommé grand vicaire du diocèse de Besançon. Reçu à l'Académie de cette ville le 24 mars 1779, en remplacement de Mgr de Lezay-Marnésia, dont il sera parlé ci-après, il devint président de cette Compagnie le 3 janvier 1781. Le 25 décembre de la même année, le roi le nomma évêque de Châlons, peu de temps après qu'il fût pourvu de l'abbaye de Moutierender, dans ce diocèse. Il fut sacré le 14 avril 1782.

Député du clergé aux Etats-Généraux de 1789 et membre de la Constituante, il signa le manifeste des évêques, refusa le serment constitutionnel et se retira en Belgique. Revenu dans son diocèse en 1792, il dut bientôt émigrer en Hollande, séjourna en Suisse et se fixa à Altona. Rentré dans sa patrie en 1798, il signa l'*Instruction des évêques sur les atteintes à la religion*, refusa d'adhérer au Concordat et démissionna en 1801.

En 1814, Louis XVIII nomma Anne-Antoine-Jules de Clermont-Tonnerre Pair de France et, en 1817, de nouveau évêque de Châlons. Mais ce siège n'ayant pas été rétabli par le Saint-Siège, il fut promu à l'archevêché de Toulouse en 1820 et en prit possession le 16 octobre de la même année. Aussitôt, il s'efforça d'éteindre les restes de l'ancien schisme constitutionnel et de ramener la concorde dans son clergé. Il fit construire le Grand Séminaire de Toulouse et fonda, dans le couvent des Récollets de cette ville, une maison de retraite pour les prêtres.

Mgr de Clermont-Tonnerre fut créé cardinal par Pie VII en 1822 et prit part aux conclaves de 1823 et 1829. C'est lui qui harangua Charles X à la cérémonie du sacre. (Il figure sur le célèbre tableau de Gérard au pied de l'autel, à côté de Mgr de La Fare.) A la suite de son mandement de 1827, il fut traduit devant le Conseil d'Etat et condamné comme d'abus. Le 1er août 1828, il signa, au nom des évêques de France dont il était le doyen, le *Mémoire au Roi*, au sujet des Ordonnances du 16 juin et, le 8 octobre suivant, il adressa une lettre de reproches, restée célèbre, au ministre, Mgr de Feutrier, où il revendiquait la devise de sa famille : *Si omnes, ego non*. Il mourut à Toulouse le 21 février 1830.

« C'était un homme d'infiniment d'esprit, très grand seigneur, d'une générosité qui se déploya avec éclat lors de la terrible inondation de 1827. Il ne manqua jamais de se prononcer avec franchise sur la situation faite à la liberté de l'Eglise. » — Le Père ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des grands officiers de la couronne et de la maison du Roy*, 1712, tome II, p. 1589 et ss. — POTIER DE COURCY, *Les continuateurs du Père Anselme*. Nouvelle édition, tome VIII, p. 149, 909 à 916. — Abbé DE MAC-CARTHY, *Oraison funèbre de Mgr de Clermont-Tonnerre*. — Abbé CAYRE, *Histoire des évêques de Toulouse*, 1873, dans *L'Ami de la Religion*, tome LXIII, p. 84. — R. P. JEAN, *Les évêques et archevêques de France de 1682 à 1801*, Paris, 1891, p. 321.

émigration, à Soleure, il fit cadeau à son médecin et ami le docteur Rougnon de ce portrait qui existe encore dans la famille de celui-ci [1].

Deux années avant de portraiturer l'évêque de Châlons, le maître de Buochs avait travaillé pour un autre prélat comtois, en peignant le *Portrait de Mgr de Lezay-Marnésia* [2]. Ce tableau a disparu ; mais il en reste une reproduction dans un petit dessin conservé à la Bibliothèque municipale de Besançon [3].

On ne connaissait aucune effigie authentique d'un historien comtois, dont le nom et les œuvres ont acquis une certaine notoriété. Le *Portrait du chanoine Labbey de Billy* [4], que Wyrsch peignit en 1781

[1] G. BLONDEAU, *Les portraits du docteur et de Mme Rougnon peints par Wyrsch. Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, 1926.

[2] La famille de Lezay est originaire des hautes montagnes du Jura, où elle possédait la prévôté de Grandvaux et la terre de Lezay, dans la Grande Judicature de St-Claude. Sa noblesse remonte au XIIIme siècle et a été prouvée à la Confrérie de Saint-Georges au XVIIme siècle.

Claude-Humbert de Lezay, chevalier de Saint-Louis, brigadier des armées du roi Louis XIV, seigneur de Marnésia, Lezay et autres lieux, fit ériger cette dernière terre en marquisat par lettres-patentes de 1721 et 1724. De son mariage avec Claude-Françoise de Poligny, il eut trois fils qui se distinguèrent, eux et leurs descendants, dans les armes, l'administration et le clergé. Le second, peint par Wyrsch, Claude-Louis-Albert de Lezay-Marnésia, naquit à St-Julien-les-Orgelet (Jura) en 1717. D'abord abbé de Bellevaux, il fut reçu chanoine de l'église métropolitaine de Lyon, charge qui lui conféra le titre de comte de Lyon, et devint le doyen de ce Chapitre. Nommé évêque d'Evreux en 1759, il démissionna en 1773 et se retira à Lons-le-Saunier, où il mourut le 4 juin 1790. Il avait été élu membre de l'Académie de Besançon le 17 janvier 1772. — CHEVALIER, *Notes historiques sur la ville et la seigneurie de Poligny*, tome II, p. 376 et 377. — LABBEY DE BILLY, *Histoire de l'Université du comté de Bourgogne*, tome II, p. 362 à 367. — L. PINGAUD, *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie de Besançon. Bulletin de l'Académie*, 1892, p. 246.

[3] Haut. 0,13, larg. 0,10. Ovale sur papier au crayon noir, rehaussé d'encre de Chine, dont l'auteur est inconnu.

Le prélat est vu en buste, de face, la tête coiffée d'une perruque blanche à plusieurs rangs de boudins. Il porte la mosette épiscopale en soie avec liserés et boutons, sur laquelle on voit une croix d'or ciselé. — AUG. CASTAN, *Inventaire des richesses d'art de la Bibliothèque de Besançon*, p. 51.

[4] L'auteur de l'*Histoire de l'Université du comté de Bourgogne* a écrit les annales de sa famille avec une complaisance facile, commune à la plupart des généalogistes de son époque. Il fait remonter les Labbey au temps de Duguesclin et leur donne pour berceau Neufchâtel, en Normandie.

Ce qui est certain, c'est qu'un Jean-César Labbey, seigneur d'Autrey, docteur en droit, fut reçu citoyen de Besançon en 1668. Son petit-fils Jean-Claude ,épousa, en 1715, Gabrielle, fille de Jean Baquet, avocat général au Parlement de Franche-Comté, et de Françoise de Billy. Le fils de celui-ci, Jean-César-Nicolas Labbey, seigneur de Sauvigney, était conseiller au Bailliage présidial de Vesoul. De son

et qui se trouve dans une collection particulière à Besançon [1], est un document intéressant pour l'art et l'histoire. Le jeune prédicateur de la Cour est représenté dans son costume ecclésiastique qu'il a abandonné

mariage, célébré en 1746, avec Claire, fille de Louis Melcot, docteur en droit, et de Béatrix Vuilleret, il eut trois fils, dont Nicolas Labbey, peint par Wyrsch, qui ajouta à son nom patronymique celui de de Billy.

Né à Vesoul le 29 mars 1753, Labbey de Billy entra, à 15 ans, à l'Ecole militaire du Génie et en sortit pour étudier, à Besançon, la théologie qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit. Reçu avocat, il quitta le barreau pour reprendre ses études théologiques à Paris. Il revint à Besançon prendre place comme chanoine au chapitre métropolitain et accepta les fonctions de conseiller de ville. Ordonné prêtre en 1782, il prêcha avec succès devant la Cour en 1786. Sauzey dit de lui : Si on vantait son éloquence, on parlait peu de sa piété.

Nicolas-Antoine Labbey de Billy était, depuis 1789, grand vicaire de Mgr de la Luzerne, évêque de Langres, lorsqu'il prit la route de l'émigration en Suisse, avec ce prélat, après avoir refusé le serment constitutionnel. Il visita ensuite l'Allemagne et l'Italie d'où il rapporta à Besançon une quantité de livres précieux et d'incunables. Nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon, il y professa de 1803 à 1817. Il était entré à l'Académie de cette ville le 15 octobre 1806 et faisait partie de celle de Florence. Labbey de Billy mourut dans sa maison à Besançon, le 21 mai 1825.

Sa riche bibliothèque fut vendue aux enchères en mars 1826, par sa sœur Anne-Joséphine-Alexandrine, femme de Nicolas-Gabriel Aymonet de Contréglise ; mais une partie des incunables avait été réservée et fut léguée à la Bibliothèque de Besançon par le neveu du *de cujus*, Charles-François Aymonet de Contreglise, mort en 1863.

Labbey de Billy a publié, outre son *Histoire de l'Université du comté de Bourgogne* (1814, 2 volumes in 4°), des *Sermons* écrits avec élégance et divers ouvrages. — Aug. Castan, *Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Besançon*, p. 6, note. — Chanoine Suchet, *L'éloquence religieuse*. — Sauzay, *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs*, tome I, p. 10 et 57. — Suchaux, *Biographie de la Haute-Saône*.

[1] Haut. 0,385, larg. 0,305. Toile ovale dans un cadre doré à raies de cœur de l'époque Louis XVI. Inédit.

Vu en buste, de $^3/_4$ à droite, la figure de face, les cheveux blonds, légèrement poudrés et roulés en un seul rang de boudins, Labbey de Billy porte une soutane violette, avec lisérés et boutons rouges, serrée à la taille par une ceinture de soie violette ; sur ses épaules, on aperçoit le col carré d'un manteau de ville. Sous un rabat noir bordé de blanc et un faux-col de toile blanche, est placé un large ruban de moire violette à bordure jaune, soutenant la croix en argent et émail blanc, à huit pointes, concédée au chapitre métropolitain de Besançon par Louis XVI en février 1779.

Vers le haut de la toile et à gauche, sur un fond brun, sont peintes les armoiries des Labbey : *d'argent au sautoir de sinople*, accompagnées en chef de leur devise : *Sine labe*. Au dos de la toile, le peintre a écrit : *Nicolas Antoine Labbey de Billy docteur en droit civil et canonique, âgé de 28 ans. Peint par Wyrsch 1781.*

Ce tableau faisait autrefois partie de l'intéressante collection de M. de Beaujeu, décédé à Port-Lesney (Jura) en 1913, père de Mme Charles Jeannerot qui le possède actuellement.

vers la fin de son existence agitée. Ses yeux noirs, sous des sourcils peu arqués, ses paupières taillées en amande, son nez retroussé, ses pommettes saillantes et ses lèvres épaisses donnent à sa physionomie un caractère quelque peu asiatique. Il est curieux de rapprocher ce portrait de jeunesse de celui, également inédit, qui représente le même personnage en 1810, sous le costume civil des académiciens de Besançon [1].

A l'automne de 1783, Wyrsch, qui devait abandonner définitivement la direction de son Ecole de peinture à la fin de l'année scolaire suivante, vint passer ses dernières vacances au pays natal. Sa vue était déjà fatiguée, mais il ne continuait pas moins à travailler sans relâche. C'est alors qu'il peignit notamment le *Portrait de Dom Martin Balthasar*, prince-abbé de Saint-Urban. Ce tableau, qui fait pendant, au musée des Beaux-Arts de Lucerne, à celui de l'abbé Pfyffer d'Altishofen, son prédécesseur, décédé deux ans auparavant et que nous avons vu portraituré par Wyrsch en 1778, est d'une bonne facture, mais d'une valeur artistique quelque peu inférieure à ce dernier portrait [2].

[1] Dessin rond, de 6 centimètres de diamètre, au crayon noir gravé, de profil à gauche, les cheveux bouclés, ramenés sur le front et les tempes suivant la mode du temps. La physionomie grave du professeur, à 57 ans, ne rappelle que de loin la figure éveillée du jeune chanoine de 1781. Labbey de Billy est vêtu d'une redingote de drap à haut col, ouvert sur un col de chemise à pointe et une cravate de batiste terminée par un élégant jabot plissé de même étoffe. Sous le revers de l'habit, on voit une décoration en argent composée de deux palmes de laurier réunies en forme de couronne, qui est l'insigne de l'Académie de Florence.

Autour du cercle de la gravure, on lit : *En 1810. Des*(siné) *et gr*(avé) *p*(ar) *Chrétien inv*(enteur) *du Physionstrace rue St Honoré en face de l'Oratoire N° 142 à Paris ;* et en bas, à la lettre : *N*(icolas) *A*(ntoine) *Labbey de Billy.*

Ce dessin fait partie de la belle collection du docteur Bourdin, membre de l'Académie de Besançon, possesseur de trois portraits de M. et Mme de Lacoré et du duc de Randan, peints par Wyrsch.

[2] Haut. 0,90, larg. 0,60. Toile. N° 158 du catalogue du musée des Beaux-Arts.

L'abbé Martin Balthazar est vu à mi-corps, de $^3/_4$ à droite, la figure de face, assez pleine, le nez busqué, les yeux bruns, les cheveux et les sourcils gris. Il porte une robe de flanelle blanche sous un camail de drap noir garni d'un petit capuchon de même étoffe. La tête est coiffée d'une calotte de drap noir. Au milieu de la poitrine est suspendue, par une chaîne aux anneaux d'or, une croix ciselée de même métal, dans laquelle sont serties des pierres de couleur. Le bras droit, seul visible, est replié. La main, traitée avec moins de finesse dans le dessin que celle du portrait de l'abbé Pfyffer, tient des feuillets de papier ; l'auriculaire est orné d'une bague en or garnie d'un rubis.

En haut et à droite est peint un blason surmonté d'une crosse et d'une mitre ; l'écu porte : *d'azur à trois triangles d'or assemblés un et deux avec, dans le centre de chacun d'eux, une étoile de même métal.*

Au dos de la toile, on lit l'inscription suivante de la main du peintre :

La collection Meyer Am Ryn, à Lucerne, renferme une *Réplique du portrait de l'abbé Martin Balthazar* [1], faite par Wyrsch l'année suivante, c'est-à-dire après l'installation de l'artiste dans cette ville.

Au mois d'octobre de la même année 1783, Melchior Wyrsch se rendit de Buochs à Altdorf. Il reçut, des Pères Capucins de cette localité, la commande d'un tableau destiné à figurer aux fêtes de la béatification du Père Laurent de Brindisi, autrefois provincial de la Suisse et général de l'Ordre des Capucins. L'un de ces religieux, Appolinaire Morel, posa devant le chevalet du peintre dans le but de représenter le nouveau Bienheureux. Notre artiste reproduisit exactement les traits du visage de son modèle. C'est ainsi que ce tableau devint, en réalité, le *Portrait du Père Appolinaire Morel*, qui fut l'une des victimes de la Révolution française [2].

Durant ce séjour à Altdorf, Wyrsch peignit, pour la chapelle du même couvent, le *Christ en croix* que nous avons étudié précédemment [3], ainsi que plusieurs autres tableaux et portraits pour divers particuliers.

Revenu à Besançon à la fin du mois d'octobre 1783, pour sa dernière année de professorat, le maître de Buochs, dont la brillante clientèle n'avait cessé d'augmenter depuis seize ans et dont le talent de portraitiste était arrivé à son apogée, reçut de la famille de Camus la commande de trois tableaux. Après avoir portraituré le président à mortier Béatrix de Camus et son fils, le lieutenant de vaisseau, Wyrsch fit, en 1784, le *Portrait du chanoine de Camus* [4], dans une gamme

Reverendissi(m)*us D*(ominus) *Martinus Balthasar abbas monasterii S*(anc)*ti Urbani natus 1736, professus 1752, sacerdos 1759, electus 1781 die II Juny. Wyrsch pinxit 1783.*

[1] Mêmes dimensions approximatives que le précédent. Toile.

Elle porte la date de 1784 et la signature de Wyrsch, au revers. — J. AMBERG, *Schweizerisches Künstler Lexikon.*

Né à Lucerne le 3 mai 1736, Martin Balthazar fit profession le 29 novembre 1752 à l'abbaye de Saint-Urban. D'abord bibliothécaire, puis sous-prieur et administrateur adjoint à Herdern (Thurgovie), il devint prieur de l'abbaye en 1777 et en fut élu abbé le 11 juin 1781. Il se retira à la Chancellerie de Herdern, pour raison de santé, le 21 juin 1787, et mourut le 17 juin 1792. — VON MULINEN, *opere citato*, tome I, p. 199.

[2] Dr P. ADELHELM JANN, O. Min. Cap., *Der selige Apollinaris Morel, Märtyrer aus der Schweiz. Annuaire du Collège Saint-Fidel, à Stans*, 1926-27. Hans von Matt, Stans 1927, p. 9.

[3] Cf. *Wyrsch peintre d'histoire, ses Christs en croix et au tombeau. Op. cit.*

[4] Second des fils du président à mortier au Parlement de Besançon, Maurice de Camus, et de Françoise-Bonaventure Chappuis de Rosières, Jean-Antoine-François de Camus naquit à Besançon le 28 septembre 1731. Il succéda à son

harmonieuse de demi-teintes. On remarque dans ce vivant portrait, « avec la correction du dessin, la pose simple et sans aucune recherche du modèle, son attitude digne, sans raideur ni morgue ».

Le prélat, assis dans un fauteuil, porte la soutane bleu-violette garnie d'une ceinture violette, un rabat de mousseline noire lisérée de blanc avec un large ruban violet pâle bordé de jaune soutenant la croix à huit pointes des chanoines de l'illustre chapitre métropolitain de Besançon. Le centre de cette croix est orné d'un médaillon en émail sur lequel sont peintes les figures des saints Ferréol et Ferjeux, patrons de la Franche-Comté. La manche droite de la soutane est garnie d'un volant de mousseline plissée ; la main, admirablement dessinée, porte un anneau au petit doigt et tient une plume d'oie, dont la pointe est appuyée sur une feuille de papier placée sur une table.

Cette toile, qui est encastrée dans l'une des boiseries du château de Montmirey-la-Ville (Jura), appartient au baron André d'Aligny et porte, au dos, les noms et qualités du modèle, avec la date de 1784 et la signature de Wyrsch [1].

Le docteur Ledoux, auteur d'une intéressante étude sur plusieurs tableaux de Wyrsch [2], décédé à Besançon il y a quelques années, possédait un bon tableau de notre peintre : *Le Portrait de Dom Fleury, Prieur de Sainte-Marie,* daté de 1784. Cet amateur d'art faisait à cette peinture un reproche qui ne nous a point paru mérité. Il estimait que la tête du

oncle Gabriel-Antoine-Ignace de Camus en qualité de chanoine de l'église métropolitaine de Besançon, le 23 octobre 1748. Mais comme il n'avait alors que 17 ans, il ne prit possession de son canonicat que le 12 février 1762. Nommé archidiacre de Gray, il fut choisi comme vicaire général du diocèse de Besançon par Mgr de Durfort, dont nous avons signalé plus haut le portrait peint par Wyrsch.

Pendant la période révolutionnaire, le chanoine de Camus émigra en Suisse à la suite de son archevêque et le seconda jusqu'à sa mort. A ce moment, Mgr de Lenzbourg, évêque de Lausanne, et le plus ancien des suffragants du prélat décédé, prit la direction du diocèse de Besançon et, par acte donné à Fribourg le 10 avril 1792, nomma douze vicaires généraux pour l'aider dans cette administration. Le chanoine de Camus fut maintenu dans ses fonctions et ne rentra en France qu'à la fin de l'année 1795. Il se retira dans son hôtel, à Besançon, et y mourut le 27 novembre 1802. Elu membre de l'Académie de cette ville en 1762, il en avait été élu deux fois vice-président et, en 1788, président. Orateur de talent et poète moraliste, il fit plusieurs communications à cette société savante. — L. PINGAUD, *Documents pour servir... op. cit.* — GASTON DE BEAUSÉJOUR, *Mémoires de famille de l'abbé Lambert, op. cit.*, p. 311.

[1] G. BLONDEAU, *Les portraits de la famille de Camus peints par Wyrsch. Mémoires de la Société d'Agriculture, Lettres, Sciences et Arts de la Haute-Saône,* 1919.

[2] *Les œuvres du peintre Melchior Wyrsch au musée du Louvre et en Suisse. Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs,* 1900.

modèle était un peu grosse par rapport au corps de celui-ci. Nous pensons que cette disproportion est un effet d'optique produit par la perspective et la ligne des épaules qui se profile en raccourci, la tête étant vue de face et les épaules de trois quarts. Au surplus, comme on sait que Wyrsch faisait ses portraits très ressemblants, on peut en déduire que l'abbé, au visage des plus pacifiques, avait naturellement la tête un peu forte, sans être « une forte tête »[1].

Nos recherches dans différents couvents de l'Ordre des Franciscains ne nous ont point permis de retrouver la trace du *Portrait du Père Tiburce Prost*, exécuté par Wyrsch, en 1784 ; son existence est cependant certaine. Il eût été intéressant de connaître, autrement

[1] Haut. 0,48, larg. 0,37. Toile ovale dans un cadre à raies de cœur et perles rondes dorées de l'époque Louis XVI. Inédit.

Le prieur est vu à mi-jambes, de $^3/_4$ à droite, assis dans un fauteuil recouvert d'étoffe verte. Il porte la robe en drap blanc-jaune de son Ordre, dont le devant est recouvert d'une large bande de drap noir, en forme de scapulaire, serrée à la taille par une ceinture de même étoffe noire. Le bras gauche est étendu, la main non visible. Le bras droit est replié et s'appuie sur un gros livre dont on voit le dos et la tranche rouge, placé sur une table recouverte d'un tapis vert.

La figure de Dom Fleury est vue de face, assez grasse et colorée, le nez fort, les yeux bruns, les sourcils gris, le front découvert et coiffé d'une calotte ronde en drap noir, les cheveux blancs roulés sur les tempes.

Au dos de la toile, on lit ces mots : *D*(om) *Fleury Prieur de Sainte-Marie âgé de 62 ans, peint par Wyrsch à Besançon en 1784.*

L'abbaye de Mont-Sainte-Marie, de l'Ordre de saint Bernard de Cîteaux, dont la fondation remonte au XIII^me^ siècle, était située dans les montagnes du Doubs, entre le lac de Remorey et celui de St-Point. Ses vastes bâtiments, vendus aux enchères pendant la Révolution française, furent entièrement détruits ; il n'en reste qu'une petite chapelle.

On possède peu de renseignements sur Dom Fleury. Né en 1722, il succéda, comme prieur, à dom de Farjonel en 1783. Lors des premiers troubles révolutionnaires en 1789, les habitants de la seigneurie de Sainte-Marie se réunirent et forcèrent les portes de l'abbaye. Un officier civil du monastère, qui était à la tête des mutins, exigea la remise des titres constatant les redevances dues aux religieux par les censitaires du pays. Dom Fleury dut céder devant la force et remit une partie des archives du couvent, qui furent incendiées. Bientôt il quitta lui-même son abbaye, cédant la place à Dom Denizot, qui prêta le serment constitutionnel en 1792. Après s'être tout d'abord retiré à Besançon chez sa sœur, femme de Jean-Baptiste Forestier, dom Fleury émigra à Fribourg. On ignore s'il rentra en France et à quelle date il mourut.

Le tableau de Wyrsch resta dans la famille Forestier et, par succession, passa dans celle des Branche, puis des Ledoux. — BARTHELET, *Recherches sur Mont Ste Marie*, Pontarlier, Simon, 1858, p. 154. — Chanoine SUCHET et J. GAUTHIER, *L'abbaye de Mont Ste Marie et ses monuments. Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1883. — SAUZAY, *Histoire de la persécution révolutionnaire... Op. cit.*, tome I, p. 34, et tome III, p. 114.

que par son buste de Boiston, la figure de cet écrivain sacré et de ce savant minéralogiste et ornithologiste [1].

Avant de quitter la capitale de la Franche-Comté, qui venait de lui décerner, en récompense de ses services, le titre de citoyen

[1] Ce tableau a été signalé, pour la première fois, par Ch. Weiss, bibliothécaire de Besançon. En recherchant les manuscrits du savant Capucin, il trouva, dit-il, « un portrait remarquable du P. Tiburce, de Wirselz (sic), artiste de beaucoup de talent, qui l'a fait en 1784. Au bas de cette peinture, on lit : *Pater Tiburtius Prost, a Jussero, aetatis 50. Conventus Bisuntini Capucinorum musoeum erexit* ». Il convient de remarquer que le Père Tiburce n'avait alors que 48 ans.

Joseph Boiston était le fils et l'élève de Philippe Boiston, qui avait essayé de fonder, de 1756 à 1761, une école de peinture et de sculpture à Besançon. Pensionnaire de l'Académie de Rome, il modela ce superbe buste, qui est signé : *Boiston fils, fait à Rome 1789.* — ARMAND MARQUISET, *Quelques renseignements sur le P. Tiburce et le statuaire Boiston. Journal de la Haute-Saône,* du 25 octobre 1851. — AUG. CASTAN, *L'ancienne école... Op. cit.*, p. 97 et la note. — J. GAUTHIER, *La sculpture sur bois en Franche-Comté du XV*me au *XVIII*me *siècle.* Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des Départements, XIXme session. Paris, Imp. nat., 1895, p. 814.

Le Père Tiburce, Prost de son nom patronymique, naquit à Jussey (Haute-Saône) en 1736. Le 24 juin 1750, il entra comme novice chez les religieux franciscains de Faucogney. En 1754, il fit profession et alla étudier la philosophie au couvent des Capucins de Besançon. Elu, en 1770, suppléant au délégué du chapitre de son Ordre, à Paris, il fut choisi, en 1774, par le chapitre provincial, comme Custode, c'est-à-dire délégué de la Province au chapitre général des Capucins, à Rome. Définiteur élu en 1777 et 1783, puis Provincial de 1786 à 1788, il fut nommé, en 1789, Définiteur général et Procureur général chargé de traiter les affaires de l'Ordre auprès des Congrégations romaines.

Rentré en France, il refusa le serment constitutionnel et se retira à Corre. Etant retourné à Rome, il fut, en 1796, rétabli par Pie VI dans ses fonctions de Définiteur général qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1804.

Le Père Tiburce consacrait ses loisirs à l'étude des sciences naturelles durant ses voyages en Franche-Comté et en Italie. Il a réuni une quantité de minéraux et de fossiles qui formèrent le noyau du musée d'histoire naturelle de son couvent, à Besançon. Il est l'auteur d'un *Panégyrique de St Louis,* lu à l'Académie de Besançon, le 24 avril 1785, et de divers ouvrages de polémique religieuse.

Il a laissé en manuscrits de nombreux sermons, études scientifiques, journal de voyages, etc., qui furent vendus en 1818 à un brocanteur de Langres, à qui Ch. Weiss essaya vainement de les arracher. Ces manuscrits sont actuellement la propriété de M. Feuvrier, professeur au collège de l'Arc, à Dole, qui en a donné le catalogue. — Abbé MOREY, *Les capucins en Franche-Comté,* Paris, Poussielgue, 1882. — Père UBALD, *Etudes franciscaines,* janvier 1903. — GASSER, *Mémoires de la Société d'Agriculture de la Haute-Saône,* 1903, p. 19, 20, 26 et 27. — JULIEN FEUVRIER, *Le Sundgau en 1785. Revue d'Alsace,* novembre et décembre 1903. — IDEM, *Un naturaliste franc-comtois. Mémoires de la Société d'Agriculture de la Haute-Saône,* 1926, p. 77 à 89.

d'honneur, Melchior Wyrsch peignit encore le *Portrait de l'abbé Varin, chevalier de Malte* [1].

A peine rentré dans sa patrie, le maître de Buochs trouva, comme autrefois, une brillante clientèle dans la haute société. Ses derniers tableaux et surtout ses portraits sont, pour la plupart, des chefs-d'œuvre. Parmi ces derniers, nous ne connaissons pas de portraits d'ecclésiastiques[2].

[1] Haut. 0,46, larg. 0,36. Toile ovale dans un cadre doré de l'époque. Inédit.

Le chevalier Varin est représenté en buste de face, dans un habit de drap noir à la française, ouvert sur un gilet de satin de même couleur. Sur le côté gauche de la poitrine, est fixée la croix de Malte à huit pointes. Autour du cou, un large ruban, passé sous un rabat noir liséré de blanc, soutient une croix en émail blanc à huit pointes surmontée d'une couronne royale, qui est la décoration des chanoines de Saint-Antoine.

La figure de face, légèrement tournée vers la droite, est empreinte à la fois de majesté, de noblesse et de simplicité. Sous des sourcils noirs abondants, de grands yeux expriment la douceur du caractère. Le nez fort, la bouche arquée, le menton gras et le front haut sont encadrés par une perruque poudrée à plusieurs rangs de boudins.

On lit au dos de la toile, de la main du peintre : *Claude Auguste Victoire Varin né en 1732, chevalier de Malte, cy devant chan*(noin)*e reg*(uli)*er de St Antoine, peints* (sic) *par Wyrsch 1784.* Ce vivant portrait appartient à M. Jean Varin d'Ainvelle, au château de Servas, par Alais (Gard).

Les registres de la municipalité de Besançon signalent des Varin parmi les notables et les co-gouverneurs de la cité, depuis le XIII^me^ jusqu'au XVII^me^ siècle. Cette famille donna naissance à plusieurs branches.

Antoine Varin était recteur de l'Université de Dole en 1585. François Varin (1636-1720) était conseiller au Parlement de Besançon en 1689. De son mariage avec Françoise Vuillin de Thurey, dame de Solmon (1639-1735), il eut un fils, Jacques-Antoine Varin. Né à Besançon en 1676, mort à Paris en 1769, celui-ci fut nommé conseiller au Parlement de Besançon le 27 juillet 1736 et reçut l'honorariat le 28 mai 1753.

De son mariage avec Marie-Charlotte, fille de Claude-François Vaceret, greffier en chef de la Cour des Comptes, il eut douze enfants. Deux de ses fils devinrent conseillers au Parlement de Besançon, François Varin d'Ainvelle et Charles Varin du Fresne, ce dernier, ainsi que sa femme furent également peints par Wyrsch en 1784.

Trois autres fils entrèrent dans les Ordres. L'un d'eux, Claude-Auguste-Victoire Varin, né à Besançon en 1732, fut d'abord chanoine de Saint-Antoine ; il quitta l'état ecclésiastique et devint chevalier de Malte. Au moment de la Révolution française, il se réfugia à Neuchâtel, puis entra au service des alliés en 1797 et servit dans l'armée de Condé. Il mourut en émigration à une date qui nous est inconnue. — LABBEY DE BILLY, *Histoire de l'Université... Op. cit.*, tome II, p. 378 à 380. — CASTAN, *Notes sur l'administration municipale de Besançon*, p. 498. — Archives départementales du Doubs, série B, N^os^ 616, 618 et 619.

[2] C'est par suite d'une erreur que le beau portrait de François-Jacques-Joseph zur Gilgen, signalé dans le *Schweizerisches Künstler Lexikon*, a pu être pris pour celui d'un chanoine. Ce magistrat de la ville de Lucerne, qui porte, dans son portrait, une robe noire et un rabat blanc, était chargé de l'administration des blés.

En même temps, grâce au concours de la municipalité de Lucerne, l'artiste, avec une ardeur toute juvénile, organisa dans cette ville une école gratuite de dessin et de peinture, sur le modèle de celle qu'il avait fondée à Besançon et qu'il venait de laisser en pleine prospérité. Mais deux ans après, sa vue s'affaiblissant de plus en plus, il était atteint de la cataracte et le peintre aveugle se retirait dans le pays où il avait vu le jour.

La liste des portraits de prélats, prêtres et religieux peints par Wyrsch, qui sont à notre connaissance et que nous venons d'étudier, n'est vraisemblablement pas complète. Cependant, elle est suffisante pour donner une idée de la faveur avec laquelle le talent du maître de Buochs était apprécié, dans les milieux ecclésiastiques tant en Suisse qu'en France, depuis les premières années jusqu'à la fin de sa longue et laborieuse carrière artistique.